

Geneviève Gasse, Entre deux lieux : *Bureau de recherche*
Geneviève Gasse, *Bureau de recherche*, Galerie des arts visuels,
Université laval, 17 octobre au 15 novembre 2013

Patricia Aubé

Numéro 117, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

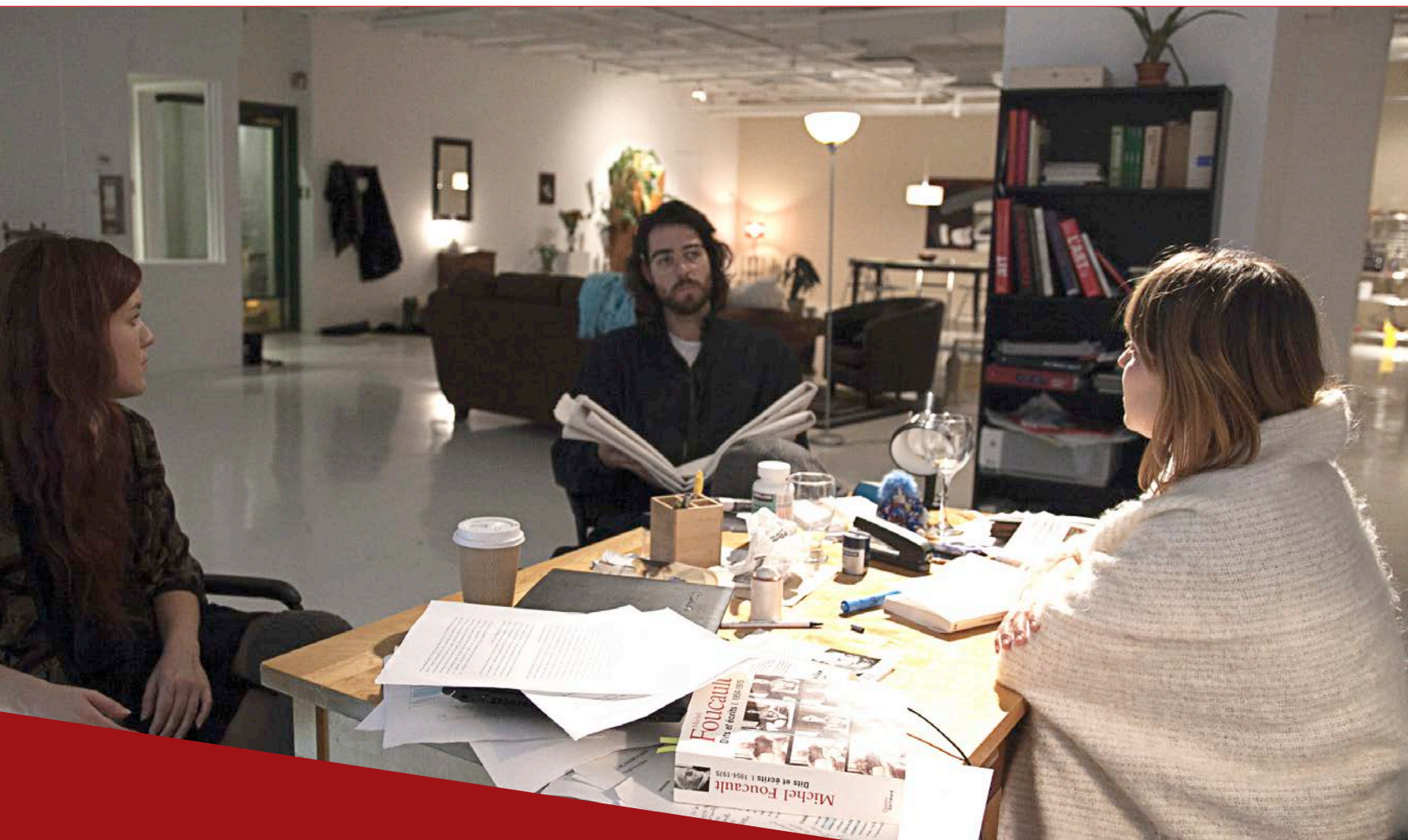
0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aubé, P. (2014). Compte rendu de [Geneviève Gasse, Entre deux lieux : *Bureau de recherche* / Geneviève Gasse, *Bureau de recherche*, Galerie des arts visuels, Université laval, 17 octobre au 15 novembre 2013]. *Inter*, (117), 52–53.



Geneviève Gasse ENTRE DEUX LIEUX : BUREAU DE RECHERCHE

► PATRICIA AUBÉ

Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux.

Guy Debord, La société du spectacle'

13 h : Le visiteur entre dans un grand loft. Il se retrouve au milieu de quelques îlots aménagés : une cuisine et une salle à manger, un salon, un boudoir, un bureau. L'ambiance est chaleureuse, invitante. Quelques personnes se meuvent dans la pièce alors que l'hôtesse des lieux le reçoit avec un thé. Tout semble parfaitement normal.

13 h : Le visiteur entre dans une galerie d'art. Il se retrouve au milieu d'un espace inhabituel, qui comporte pourtant des objets et des meubles du quotidien. Quelques peintures sont installées au mur, mais les murs ne font plus tout à fait partie de la galerie. Devenue un lieu domestique, celle-ci est renversée, déguisée. Comme si elle appartenait avant tout à sa nouvelle *occupante*.

Superposition des lieux

Finissante à la maîtrise en arts visuels, Geneviève Gasse téléporte une partie de son propre appartement afin d'établir son quartier général dans la Galerie des arts visuels de l'Université Laval. Elle investit complètement l'espace, jusqu'à ce qu'il n'en reste que le plafond, assez caractéristique avec son réseau de tuyaux perché au-dessus des têtes. Les murs blancs de la galerie sont maintenant enduits d'un beige crémeux et l'éclairage est diffus, intime. L'artiste bénéficie de tout ce qu'il lui faut pour habiter l'espace confortablement ; pour y vivre, y manger et y travailler. En effet, pendant toute la durée de l'exposition, Gasse séjourne dans l'espace d'exposition, vouée à terminer son mémoire de maîtrise. Elle détourne donc la galerie afin de la transformer temporairement en un bureau de recherche ; un bureau pour travailler, pour réfléchir, pour produire. Elle donne à celle-ci un nouveau sens, une nouvelle fonction. Pourtant, l'artiste ne peut complètement évacuer la mémoire du lieu initial, qui continue de porter la trace de la galerie – l'*identité* de la galerie.

Lieux hautement connotés, les galeries d'art sont généralement reconnues pour la diffusion et la mise en valeur d'œuvres d'art. Ainsi déguisée en espace domestique, la Galerie des arts visuels porte plutôt à reconsidérer sa propre fonction et les objets qu'elle renferme. En effet, c'est par la superposition des lieux, telles différentes strates, que Gasse incite le visiteur à s'interroger sur le rapport qu'il entretient avec l'environnement dans lequel il se trouve. Les objets, tels que les meubles, les livres ou la tasse de thé qu'il boit, doivent-ils être approchés comme s'il s'agissait d'œuvres exposées ? Proches des *ready-mades*, ils oscillent pourtant entre deux zones contiguës : le visiteur semble avoir le droit de les toucher, mais ne peut toutefois assouvir son désir de fouiller les lieux sans avoir l'impression de briser l'intimité de l'occupante. Absorbé par cet espace qui n'est ni public ni privé, le visiteur se perd à tenter de catégoriser les objets qui l'entourent. Œuvres d'art, documents d'archives ou simples objets du quotidien ?

Vers un nouvel espace de sociabilité

Malgré le nouvel aménagement proposé par Gasse, il ne semble pas possible de se détacher complètement de la galerie, qui agit comme le cadre, voire l'ossature de l'exposition présentée. D'ailleurs, les différentes toiles, choisies et installées par l'artiste sur les murs de son « loft », participent à relancer la réflexion sur la fonction du lieu, sur son identité de galerie d'art. En ce sens, celles exposées ne font pas seulement partie d'une mise

en scène, mais agissent directement sur la perception de l'endroit, tout en bousculant les préconceptions des visiteurs. Visiteurs qui occupent, par ailleurs, une part essentielle de l'exposition – ou plutôt de l'expérimentation – de Gasse.

En effet, impliquant initialement les notions d'inconnu et d'imprévu, le projet de l'artiste semble avoir pris, au fil de l'exposition, la forme d'un espace de rencontre. La galerie devient un endroit où les étudiants se retrouvent pour travailler, pour discuter ou pour créer. Ensemble, ils réactivent le lieu : un artiste dessine quelques ombres sur les murs alors qu'un autre y organise une soirée de performance. La galerie se transforme, aussi, en un endroit où le visiteur est invité à prendre part à la discussion, à réfléchir sur l'art et les systèmes en place. Encouragé à adopter une posture active, il entre en interaction avec le lieu et avec l'artiste, qui assume le rôle de médiatrice. La présence de Gasse à même la galerie permet également de briser l'écart entre l'œuvre et son intelligibilité.

L'artiste-chercheur

L'exposition *Bureau de recherche* se distingue par le fait que l'artiste vit sur les lieux, par le fait qu'elle s'expose – elle et son appartement, elle et sa vie – au rythme des heures d'ouverture de la galerie. Ce ne sont pas seulement les meubles de son appartement qu'elle transporte, mais bien une *réalité* : la réalité de son quotidien. Comme beaucoup d'artistes en art actuel, Gasse

ne se consacre pas seulement à la production d'œuvres matérielles, mais réellement à un travail intellectuel et parfois éphémère : un travail de chercheur. Des demandes de subvention à l'écriture d'un mémoire, elle doit constamment réfléchir à son travail. Et c'est justement ce pan de la production artistique actuelle qu'elle cherche à montrer et à interroger. Par ce travail de réflexion, l'artiste nous ramène à des thèmes chers au modernisme comme la réflexivité, l'autodéfinition, l'autocritique. Mais en plus de questionner sa propre pratique artistique – ou plutôt sa non-pratique –, elle nous transporte ailleurs, nous montrant à voir un travail « en temps réel » – pour reprendre les termes de Nicolas Bourriaud –, un travail « qui tend à voir se confondre création et exposition »².

En effet, c'est par le biais du procédé d'exposition que le visiteur peut voir l'artiste à l'œuvre. Réfléchissant à sa propre pratique, Gasse montre le travail de recherche sous-tendant la démarche des artistes en art actuel, qui demande bien souvent un effort d'interprétation de la part du spectateur. Dans une optique de dématérialisation des œuvres, son travail porte à s'interroger sur le marché de l'art et la structure des systèmes en place. Gasse démontre l'importance de *nommer* son travail, non seulement pour être en mesure de l'expliquer, mais aussi afin de l'intégrer dans le système de l'art actuel. En fait, peut-être que le bureau – au sens de mobilier – agit comme un symbole, voire un point d'ancrage

grâce auquel il est possible d'asseoir sa réflexion. Un dispositif vidéo permet d'ailleurs de voir, à partir de la rue, tout ce qui se passe autour de celui-ci. Central à l'exposition, le bureau permet de se rattacher à un objet concret ; il permet de matérialiser le sujet de sa recherche qui est, en fait, son travail de recherche même.

En infiltrant la Galerie des arts visuels pour y installer un « faux » appartement, Geneviève Gasse crée un environnement ambigu, à la fois intime et déroutant. C'est par la superposition de ces deux lieux, qui pourrait aussi être comprise comme une mise en abîme, que le visiteur est amené à remettre en question tout ce qui l'entoure. Non seulement l'exposition *Bureau de recherche* porte-t-elle à questionner le statut de la galerie et des objets qu'elle renferme, mais elle porte aussi à revoir les rôles de l'artiste et du visiteur, qui se retrouvent ici dans une proximité déterminante. ◀

Photos : Marion Gotti

Notes

- 1 Guy Debord, *La société du spectacle* (1967), Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 19.
- 2 Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Les Presses du réel, 2001, p. 39.

PATRICIA AUBÉ termine actuellement une maîtrise en histoire de l'art à l'Université Laval. Ses recherches s'inscrivent dans le champ de la nudité en art contemporain et portent, plus précisément, sur la neutralisation de l'érotisme dans les œuvres de Vanessa Beecroft et de Spencer Tunick.

